

MOTOCHROME

Un roman écrit et publié en feuilleton par Clay sur Claymotorcycles.com

Episode 9. Mission.



©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique

III° Reich. Westphalie. 15 Septembre 1944.

En claquant la portière de sa VW 166 Schimmwagen, l'oberführer SS Karl Schäfer, chargé de superviser l'archéologie médiévale au sein de l'Ahnenerbe¹, sentit ses bottes cirées s'enfoncer un peu dans les graviers du château de Wewelsburg.



Le bâtiment, à la fois sobre et écrasant, diffusait une impression de malaise plutôt que de mélancolie romantique. On savait quand on y était convoqué, mais jamais vraiment pourquoi, et sans certitude d'en ressortir. La fraîcheur saisit ses doigts quand il retira ses gants de cuir. Il présenta son laisser-passer, déposa son Luger et sa dague SS dans un casier. Un immense garde en tenue d'apparat le fouilla.

©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique

1 Ahnenerbe : Société pour la recherche et l'enseignement sur l'héritage ancestral. Institut de recherches en archéologie, histoire, et anthropologie, dont le but était de prouver a posteriori les théories nazies sur la supériorité d'une soit-disant « race aryenne ».

Une secrétaire en uniforme noir et blanc, jolie mais austère, lui demanda de la suivre et l'emmena dans un dédale de salles et d'escaliers. Sans un mot ni même un sourire, elle le laissa seul dans un bureau aux dimensions monumentales. Un serviteur en tenue blanche lui désigna un fauteuil en cuir et lui servit un café chaud dans une tasse de porcelaine griffée des deux runes de la SS. Le voyage avait été éprouvant. Il tendait la main vers la promesse d'une boisson réconfortante, quand une grande porte s'ouvrit avec fracas. Il se mis instantanément au garde à vous, bras tendu.

« Oberführer SS Karl Schäfer, détendez-vous. » Hienrich Himmler, chef suprême de la SS et de toutes forces de police et de sécurité du Reich, vint vers lui et lui tint amicalement le bras en lui serrant la main. Puis, sanglé dans son uniforme impeccable, il commença à arpenter la pièce, mains jointes derrière le dos.

« Parlez-moi donc de la Lance du Destin. J'étais certain de déjà la posséder. C'est la lance du Saint-Empire romain germanique. Elle protège les chefs allemands depuis le X^e siècle. Notre Führer vient personnellement de veiller à la mettre à l'abri dans un coffre-fort spécial caché dans une crypte, suite aux récents bombardements de Nuremberg par l'aviation ennemie.

- Mon Reichsführer, vous êtes bien en possession du fer de lance qui a permis aux forces juives de percer le flan du Christ aryen. Consacrée par son sang, elle est la preuve des origines aryennes de la spiritualité occidentale. Mais elle donne aussi aux guerriers qui la possèdent une force mystique quasi invincible. Des empires comme Rome, puis Byzance, et tant d'autres, furent traversés par sa puissance. Mais il nous manque un élément de la Sainte Lance pour bénéficier de sa toute-puissance : sa hampe.

- Sa hampe ? Mais elle était sûrement en bois, et perdue à jamais

- Mon Reichsführer, vous connaissez aussi le pouvoir de la Sainte Croix, et le pouvoir qu'elle a conféré aux croisés qui l'ont découverte. Son bois a pourtant mystérieusement survécu aux siècles.

- Oui, c'est vrai. Venez-en au fait, Karl. »

L'officier fut flatté d'entendre pour la première fois son prénom sortir de la bouche du Maître de l'Ordre Noir.

« - Selon toute vraisemblance, un petit groupe de croisés aurait trouvé un fragment de bois de la lance dans les fondations d'une forteresse au Moyen Orient et l'aurait caché dans une crypte. L'artefact fut confié à l'Ordre des Templiers, qui l'enchâssèrent dans une croix de deux tonnes d'or et de 2,10 m de haut. Quand ces derniers furent désavoués, une escouade de frères s'enfuit au Portugal. De là, ils embarquèrent pour Goa, emportant la fameuse relique. Là-bas, elle est devenue la crosse de l'Archevêque, lequel l'a faite orner de dix kilos de diamants et de pierres précieuses. C'est cette croix qui est tombée aux mains du pirate français La Buse lorsqu'il a capturé la Vierge du Cap. J'avais également mentionné cette prise dans mon rapport.

-Bien sûr Karl! J'ai lu ce passage avec la plus grande attention. Un trésor fabuleux ! Des milliards de deutschemarks ! Quel coup ! Ce forban venait des Flandres Maritimes. Encore un bel exemple de la bravoure et de la supériorité tactique des aryens sur ces bâtards de latins.

Après tout, ce drapeau noir, cette tête de mort et ces os croisés : c'est tout nous ça ! J'y vois un signe. Il faudra que je demande à mes astrologues de dresser le thème astral de ce La Buse. »

Schäfer porta son poing à sa bouche et toussota doucement en se raclant la gorge. Il valait mieux ne pas interrompre le Reichfürher lorsqu'il se lançait dans une envolée lyrique.

« -Mais revenons à notre affaire. Poursuivez, je vous prie.

-Plus tard, un autre pirate, nommé Bernardin Nagéon de l'Estang, aurait hérité d'une partie du butin, et aurait caché la croix à son tour. Mes équipes ont vérifié les assertions du fonctionnaire français que je mentionne dans mon rapport.

-Oui, mes services ont un dossier complet sur ce Jean-Jacques Pillet. Du menu fretin. Un opportuniste. Mais ce genre de crétin peut parfois se révéler utile.

-Le document d'archive que lui a livré le communiste nègre était de la plus haute valeur. Il n'a aucune idée de ce qu'il a offert aux japonais. Je ne pense pas non plus que ceux-ci en soient réellement conscients. Pour eux, c'était juste une histoire d'or et de pierres précieuses. Une fois décryptée par leurs services, la carte les a menés vers un caillou de l'Océan Indien nommé Tromelin. Ils ont débarqué sur place un petit tracteur excavateur et ont creusé à l'emplacement supposé, jusqu'à ce qu'un grand coffre de métal plombé émerge du sable sec. Ils pensent avoir trouvé une riche pièce de mobilier religieux ancien. Il ne fait pour moi aucun doute qu'ils sont en possession de la hampe magique de la Sainte Lance. »

Himmler avait le regard vague, tourné vers le ciel, loin derrière la vitre, comme si les paroles de son subalterne le berçaient d'une mélodie secrète. Sa tête dodelinait un peu.

« -C'est tout simplement magnifique Karl ! Vous avez accompli un travail de recherche extraordinaire. Je veillerai à ce que vous soit décernée la Croix de fer avec feuilles de chênes. Il faut que vous montiez une expédition. Nos armes secrètes V1 et V2 sont prêtes, ainsi que nos avions de chasse à turbines. Nous allons châtier les Anglais. Nos nouveaux panzers SS vont stopper l'avancée des Américains en Normandie. Alors, je saurai trouver les mots pour les convaincre de joindre leurs forces aux nôtres contre les communistes slaves enjuivés. Nous sommes le dernier rempart face à la barbarie qui menace l'Occident et les Alliés le savent. Les Américains sont racistes et haïssent les communistes. C'est pareil pour Churchill, lequel est lui-même un antisémite notoire. Ils ne sont pas assez fous pour laisser l'Europe aux mains des bolcheviques et de leurs commissaires politiques juifs. Nous pouvons encore vaincre. J'ai donc besoin au plus vite de tout ce qui pourrait être utile pour galvaniser nos troupes. Une relique aux pouvoirs surnaturels ne sera pas de trop. Quelle ironie ce serait de retourner contre la juiverie internationale l'arme qu'elle brandit autrefois contre le prototype du combattant aryen. Le christianisme est une religion de faible. Jésus n'était pas un dieu.

Mais il luttait âprement contre le matérialisme juif des pharisiens corrompus. Il ne fait pour moi aucun doute que si les Templiers ont préservé cette hampe à la prédation du Roi de France, c'est qu'ils connaissaient son pouvoir. Une fois réunie à sa pointe, elle les aurait alors rendus invincibles ! »

Il regardait au loin vers la forêt. On sentait une excitation matinée d'anxiété, comme s'il cherchait à se persuader lui-même, plus qu'à convaincre l'officier. Ses mains, sûrement moites, s'étaient crispées et se tortillaient dans son dos, ce qui contrastait quelque peu avec ce discours martial et hégémonique.

« Oberführer , cette conversation et votre mission sont secrètes. Vous allez passer un marché avec les Japonais. Vous irez les rencontrer en personne. Rapportez-moi cette croix. Nous vous attribuerons un sous-marin. Je vais appeler Dönitz. »

L'idée d'un aller et retour en sous-marin entre l'Atlantique et l'Océan Indien, au milieu des champs de mines, des destroyers américains, des sous-marins britanniques et des hydravions sud-africains refroidit l'enthousiasme de Schäfer. C'était déjà un exploit unique en 43. Ce serait une pure folie en 44. C'était clairement une mission suicide.

« Mon Reichsfürer, ne serais-je pas plus utile ici, à vos côtés, pour vous aider à superviser l'opération ? »

Himmler, jusqu'à présent affable et enjoué, pivota sur lui-même et étira son long cou pour mieux le scruter. Schäfer se raidit. Derrière la fine couche de verre des petites lunettes cerclées de fer, les pupilles fixes semblaient vouloir le transpercer, telles deux baïonnettes. Un vent glacial semblait avoir envahi la pièce, pourtant bien chauffée par les braises de l'immense cheminée médiévale.

« Entendez bien ceci, Oberführer : vous irez en personne. Je sais que c'est un voyage dangereux. Mais c'est la Guerre Totale, pour reprendre l'expression du nain Goebbels. Nous devons avoir plusieurs coups d'avance. Cette affaire ne regarde ni la Wehrmacht, ni ce gros porc de Göring, ni même la SS, ni même le Führer lui-même. Je le protège de tout depuis le début, y compris de lui-même. Hélas, il est trop malade. Je suis désormais le seul à porter une vision authentiquement nationale socialiste. Seuls les meilleurs éléments du Soleil Noir sont au courant. Vous ne rendez compte qu'à moi-même. Directement. Je vous fait préparer les ordres nécessaires et tous les sauf conduits. Vous avez carte blanche. J'ai fait sonder Dönitz. Lui aussi pense à l'avenir et ne fera pas de problèmes. Si cet artefact possède un pouvoir, nous saurons l'exploiter. Si c'est encore une chimère archéologique, nous pourrons toujours l'offrir aux Américains, en guise de passeport. Avec les deux tonnes d'or de la Huitième Flotille et des pierres précieuses, on devrait pouvoir s'entendre avec cette bande de financiers enjuivés. Et je saurai protéger mes fidèles. Mais si jamais je dois tomber, alors vous tomberez avant moi. Nous sommes-nous bien compris? Cette affaire est désormais une priorité absolue ! »

Quand Shäfer sortit du bureau aux lourdes portes de chêne, les deux colosses en faction le saluèrent en claquant des talons. Il se sentait à la fois soulagé et terrorisé. Il ravala sa salive et vissa sa casquette en travers sur ses cheveux rasés de près. Il lui faudrait rencontrer au plus vite cet agent français qui connaissait bien la zone entre Madagascar et la Réunion. Deux vulgaires cailloux perdus dans l'Océan Indien que, de toute façon, il n'atteindrait jamais.

Après avoir récupéré auprès du secrétariat tous les documents officiels dont il avait besoin, il descendit quatre à quatre les marches de l'escalier qui menait à une arrière cour. Il aperçut son chauffeur au loin, qui fumait une cigarette en plaisantant avec deux des ses collègues.

« Hanz ! Démarre la voiture. »

Le soldat écrasa son mégot et s'élança vers le véhicule. Une fois sur la route dans la brume, il osa à peine sortir son supérieur de son étrange torpeur.

« -Hum, s'il vous plaît, mein Oberfürher, où allons-nous ?

-Ah, je ne te l'ai pas dit Hanz ? Nous filons à la gare de Büren, direction Sigmaringen, à 400 km d'ici. C'est là-bas que se terrent nos derniers alliés français. »

Les deux SS avaient un compartiment réservé pour eux. Hanz s'allongea sur la banquette d'en face et s'endormit dès le départ. Shäfer enviait la bonhomie de ce vieux camarade, toujours d'humeur égale.

Il fit sauter le cordon rouge qui fermait le premier dossier de la pile. Il était consacré à Jean-Jacques Piller. Déjà en poste à la Réunion en 1938, notre homme, directeur de cabinet du préfet Aubert, animait avec zèle le Bureau Presse-Information et Propagande. Éditorialiste du journal collaborationniste Chantecler, il intervenait régulièrement sur Radio Saint Denis pour stigmatiser les rares étrangers chinois et mauriciens et pourfendre les bolcheviques du Port. Orchestrant des cérémonies à la gloire de l'Empire, protégé par Pétain et visé par les Anglais, Pillet avait même créé sur l'île une Légion Française des Combattants, ainsi qu'une Garde du Maréchal, composée de jeunes volontaires zélés. Avec la collaboration de la bourgeoisie locale et la bénédiction de l'Église catholique, il avait réquisitionné tous les postes émetteurs et même les hauts parleurs municipaux.

Mais en Mai 42, quand les forces britanniques avaient attaqué la base aéronavale de Diégo-Suarez et pris le contrôle de Madagascar, Pillet inquiet de la situation à la Réunion, avait assuré ses arrières.

Le 15 juillet 1942, les sous-marins japonais effectuant des patrouilles dans l'Océan Indien, Pillet eut un rendez-vous secret avec le I-29 qui lui envoya son hydravion de reconnaissance.

« Les japonais sont tout de même astucieux », songea le SS en jetant un coup d'œil sur le paysage parsemé de charrettes abandonnées et de cratères de bombes. Un hydravion dans un sous-marin. Cela laissait songeur. A Brest, un copain de la Kriegsmarine, lui avait dit que les ailes se repliaient, l'appareil se rangeant dans une casemate étanche fixée au pont de s'immenses sous-marins nippons.

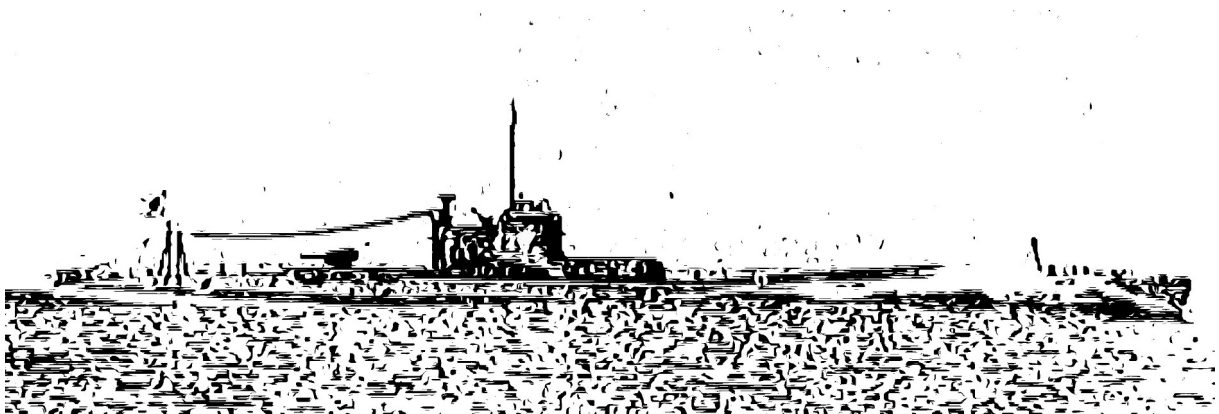
Ces cargos, croiseurs au long court, effectuaient des missions « Yanagi », au départ de la base secrète de Penang en Malaisie et en direction de la France. Seuls trois avaient atteint Bordeaux, et un seul était rentré au Japon sans se faire couler sur le trajet du retour. Les deux puissances de l'Axe tentaient ainsi de forcer les blocus pour échanger technologies, des médicaments, des ressources humaines et même de grosses quantité d'or. Hanz se retourna sur sa banquette en ronflant. Shäfer sourit. Bon. Il fallait se replonger dans la navrante histoire de ce petit fonctionnaire français qu'il devrait rencontrer dans quelques heures.

Au sommet de sa gloire, Pillet avait personnellement interrogé un militant communiste qui lui avait cédé un document ancien en échange de sa liberté. Il avait contacté son homologue de l'administration vichyste en Indochine. Pillet avait affirmé être en mesure de transmettre un rapport complet sur les activités du Prince Vinh San, Monarque d'Anam en exil et dont il avait confisqué le matériel radio.

En parallèle, et à l'insu de l'administration coloniale française de Vichy, Pillet avait télégraphié à l'amirauté japonaise pour proposer un document d'archives susceptible de donner accès à une partie du trésor de La Buse. En échange, le fonctionnaire avait demandé la garantie d'une exfiltration par sous-marin en cas de prise de l'île par les Forces Françaises Libres ou par la Royal Navy.

C'était judicieux car, en Novembre 1942 l'ennemi gaulliste s'était emparé de la Réunion et y avait installé un nouveau gouverneur, André Capagorry. Pilla se cacha dans les hauteurs à Hell-Bourg, ce qui lui évita d'être jugé. Puis, une fois capturé, il fut révoqué, puis vivota grâce à son ancien réseau.

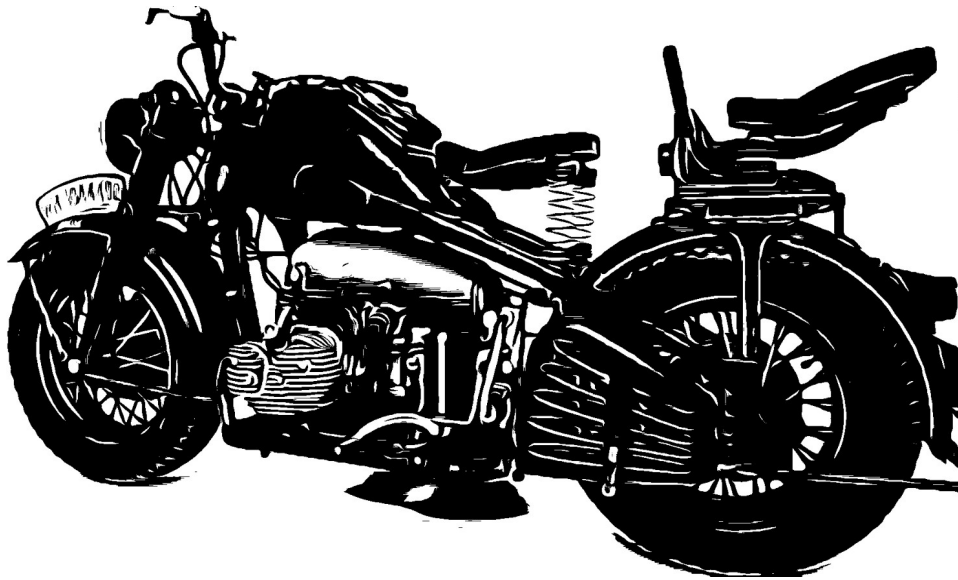
Les japonais honorèrent leur promesse et organisèrent son exfiltration, en étroite collaboration avec le SD allemand. Grâce à son mystérieux document, ils avaient prospecté et fait main basse sur une des pièces les plus fabuleuses du trésor de La buse, la Croix de Goa.



Depuis 1943, le Groupe de U-Boot Monsun, patrouillait, lui aussi, dans l'Océan Indien, avec interdiction d'engager des sous-marins, au cas où ce seraient des bâtiments de l'Axe, italiens ou japonais. Le 20 avril, le sous-marin U-180 de classe IXD-1, Capitaine Werner Musenberg, atteint son but à environ 300 km au Sud-Est de Madagascar (Grille de système naval KR 5276) : la rencontre avec le croiseur sous-marin nippon I-29, Capitaine Shinji Uchino. Le U180 était un des deux seuls U-Boote de type IX D1. Équipé d'un schnorkel, conçu et affrété pour des missions spéciales au long cours, sa capacité de fret était de 256 tonnes. Le transfert des marchandises pris plusieurs jours, en raison des conditions météorologiques : armes et nouvelles inventions passèrent du côté japonais, tout comme l'indépendantiste indien Subhas Chandra Bose et son lieutenant arabe Abid Hasan, remplacés par Pillet, ainsi que par deux officiers ingénieurs navals de la Marine Impériale Japonaise, le Capitaine de Frégate Emi et le Capitaine de Corvette Tomonaga, chargés d'étudier les U-Boot allemands. 200 tonnes de lingots d'or, répartis en caissettes de 50 kg, furent transbordées dans les cales du U-180.

Le 3 juillet, ce dernier arriva à Bordeaux. Un véritable exploit. Toujours fidèle à Vichy, mais soucieux de se garantir une porte de sortie, Pillet s'empessa de transmettre à l'Allemagne les informations détenues par les Japonais, et aussi de faire un rapport détaillé de la situation politique et militaire à la Réunion. C'est ainsi que la piste japonaise de la Croix de Goa parvint à l'Ahnenerbe. Depuis, collaborationniste de plus en plus acharné, notre français avait intégré les services de propagande allemands en tant qu'auxiliaire. Il était soupçonné de faire du renseignement pour le compte de Vichy, mais tout le monde s'en fichait un peu.

Le



lendemain, peu avant midi, Schäfer se faufilait dans les ruelles de la jolie ville de Sigmaringen. Sa Zundap KS 750 pétaradait joyeusement en cette belle journée ensoleillée. N'eussent été la peinture camouflage et l'occulteur de phare, il aurait presque pu se croire en balade. Il s'offrait de temps à autre ce petit luxe de liberté : se déplacer seul, à moto et sans escorte.

©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique

Dans son passé civil, pas si lointain mais qui lui semblait coincé dans une lointaine éternité, il passait les week-ends à sillonner la campagne bavaroise avec Greta. Ah, Greta. Elle était si belle, avec sa longue tresse blonde qui se balançait dans le vide en fonction des virages et du vent. C'était le bon vieux temps. Il n'avait pas toutes ces responsabilités. Il était déjà inscrit au Parti, mais la guerre n'était alors qu'une glorieuse abstraction. Ils appartenaient à la Race des Seigneurs et l'avenir s'annonçait radieux. Mais la Gestapo avait produit un document irréfutable. Ils ne pouvaient plus se marier. Greta était un quart juive par sa grand-mère. Elle n'était pas au courant. Elle l'avait supplié. Ils partiraient à deux loin, en Angleterre ou aux États-Unis. Et pourquoi pas dans un ghetto tant qu'elle y était ? Ce n'était pas une décision facile. Mais un futur SS devait se dévouer au Führer et à la Race. Cela impliquait de dominer ses sentiments, voire de savoir se montrer cruel. Il lui avait tourné le dos. A ce qu'il savait, on avait fini par l'envoyer travailler dans une usine d'armement. Il n'avait plus eu de nouvelles.

Depuis, il avait des aventures faciles grâce à son bel uniforme, et aussi de jolies putains, quand il séjournait à Paris. Le bruit de tramway émis par la transmission de la moto le sortit de sa rêverie. Encore un château. A cause du dernier attentat, Hitler avait placé les propriétaires en résidence surveillée. Désormais zone extra-territoriale, la bâtisse, pavoisée aux couleurs françaises, hébergeait le gratin administratif, militaire et politique de ce qui restait du pompeux « État Français », désormais « Commission gouvernementale française pour la défense des intérêts nationaux ». Malgré leur défaite et leur bassesse, ces vaincus n'avaient rien perdu de leur arrogance futile. Ils avaient leur radio, leur quotidien, et une troupe de mille miliciens. Après une nuit agitée par trop de pensées malgré la fatigue, il avait pris une bonne douche à l'hôtel ainsi qu'un petit déjeuner copieux. Il avait donné quartier libre à ce bon vieux Hanz, lequel finirait encore saoul, la tête entre les cuisses d'une serveuse, ou d'une civile française venue s'entasser au village avec 1500 autres collaborateurs. L'officier SS souleva la béquille centrale de la moto au pied de l'imposante entrée principale.

Une fois dans l'enceinte, il gravit encore des marches. Sa casquette à tête de mort et son uniforme conçu par Hugo Boss valaient tous les laisser passer. Les miliciens de garde le saluèrent mieux que des cadets de l'école militaire. Une fois à l'intérieur, il fut surpris par le désordre ambiant. Partout des dossiers s'empilaient. Des papiers officiels volaient de-ci, de-là. Il se dirigea vers un gros bureau où une très jolie secrétaire le reçut avec un sourire gourmand. Karl Schäfer était bien bâti et, comme on ne cessait de le lui rappeler ad nauseam, il correspondait en tout point aux affiches de propagande qu'on trouvait partout sur les murs. Mais son sourire ravageur venait donner vie à cette caricature figée, et peu de femmes qui gravitaient dans son univers national socialiste résistaient à ce bref moment de charme. Janine ne fit pas exception et, après lui avoir arraché l'heure de sa sortie du bureau, il s'élança avec l'information dont il avait besoin : l'étage des bureaux du Service de la Propagande. Encore un escalier. En route pour le troisième. Il y avait bien un ascenseur, mais réservé à « l'Olympe » du septième étage, et encore, uniquement au Maréchal Pétain, afin de lui éviter de croiser Philippe Laval, lequel logeait au sixième.

Ce qui le surprit aussi, c'était la grande variété des uniformes qu'il croisait en faction un peu partout en enfilade le long des couloirs. Il y avait des miliciens, des légionnaires de la LVF, des marins sans navires, des aviateurs sans avions, des types au service de Laval, d'autres au service de Pétain, quelques Waffen SS français, et il avait même aperçu un scout. Un patchwork cacophonique et bariolé de militaires, de paramilitaires, de barbouzes, et de fonctionnaires, tous affairés à manigancer pour diriger les lambeaux d'une puissance imaginaire. Karl fut pris d'un doute. Cela préfigurait-il le sort de l'Allemagne ? Pris de vertige, il se reprit, chassa cette pensée interdite et fonça vers le bureau indiqué par la secrétaire. Un garde hésita à s'interposer dans l'embrasure, mais il le transperça de son regard bleu le plus glaçant et saisit la poignée de la porte. Avec un fort accent germanique, il gueula : « Pilet, montrez-vous ! »

Île de la Réunion, Saint Paul, 15 Janvier 2020.

Tony fut réveillé en sursaut par un bruit. Une bande de lumière tapissait l'entrée de son refuge. Des pas. Quelqu'un approchait. La grotte ! Il faisait jour. Depuis combien de temps dormait-il ? Son esprit se mit instantanément en alerte, mais son corps semblait refuser d'obéir. La douleur et les courbatures le maintenaient dans une léthargie physique qu'il avait rarement connue, même après les pires séances d'aguerrissement, quand il officiait sous les drapeaux. Cette fois il ne serait plus en mesure d'échapper à ses poursuivants. Il n'y avait qu'une seule issue, et un même de dix ans aurait pu le rouer de coups sans qu'il soit en mesure de réagir. Il était cuit.

« -Oh my god ! »

Une voix féminine. Tiens ? Tony se redressa péniblement sur un coude. Une lumière crue vint lui torpiller les pupilles. Il se masqua le visage de sa main abîmée et plissa les yeux pour tenter de mieux voir la fine silhouette qui se détachait devant lui. La fille éclairait le fond de la cavité avec la lampe de son smartphone.

« -Mais que vous est-il arrivé Monsieur ? On vous a agressé ?

-S'il vous plaît, la lumière... » bredouilla-t-il.

Elle orienta le rayon lumineux vers le sol et il devina mieux ses formes dans la demi-pénombre. Cette femme était sportive. Elle portait une combinaison beige et son français semblait parfait, malgré une pointe d'accent américain.

« -Surtout ne bougez pas d'ici. Je vais appeler du monde et on vous amène à l'hôpital.

-Non. Pas l'hôpital. N'appellez personne. S'il vous plaît.

-Mais je ne peux pas vous laisser comme ça.

-S'il vous plaît. Je veux bien de l'eau par contre.

-Je reviens vite. »

C'était une diversion. Il fallait tirer profit de ce petit délais pour mettre les voiles. Tony se redressa lentement et claudiqua vers la sortie. La lumière l'aveugla une fois dehors et il chancela.

« Attention ! »

Une main ferme l'empêcha de tomber en le retenant in extremis. Cette grosse paluche était prolongée par un énorme bras noir et noueux. Au bout du bras se tenait un colosse qui le toisait de haut, mi amusé, mi dégoûté. Dans ses vêtements en lambeaux tâchés de sang, de terre et de sueur, Tony ne devait pas vraiment sentir le géranium.

« Alors Monsieur le touriste, on s'est perdu et on a chuté du haut des rochers ? » se moqua le géant qui souriait.

« Té ! Larg a moin marmay ! Amino lé plu kréol ké ou ! (« Fous-moi la paix Petit ! Je suis plus créole que toi ! »)

-Je vous présente Jefferson. Il m'assiste dans mon travail ici, à la Réunion. Et il va m'aider à vous mener à l'hôpital. Jeff, tu lui donnes la bouteille s'il te plaît ? »

Tony lui arracha l'eau des mains et but au goulot durant de longues secondes. Soudain il expira.

« -Non j'ai dit ! Écoutez, c'est vraiment gentil à vous de vous occuper de moi comme ça, mais ça va aller.

-Mais enfin, Monsieur, que vous est-il arrivé ? »

Que lui répondre ? Qu'il s'était fait défoncer à moto par un pick-up, avant de tomber dans le coma, puis de tuer un chien de combat à mains nues et de se faire torturer une bonne partie de la nuit dans un entrepôt qu'il avait fini par incendier après en avoir assassiné les occupants ? La version de Jeff le balèze n'était pas si bête après tout.

« -Bon, c'est d'accord. Je vous raconte mon histoire, et ensuite vous me laisserez en paix, OK ? Je faisais de la randonnée un peu plus haut dans la savane. J'ai glissé sur plusieurs mètres dans une faille rocheuse. J'ai perdu mon téléphone. J'ai réussi à l'escalader pour sortir. J'étais épuisé et il faisait nuit alors j'ai préféré dormir ici. Mais je n'ai rien de cassé, je vous assure. Je ne veux pas aller à l'hôpital car ils vont appeler ma mère et l'inquiéter pour rien. Ça vous va maintenant ?

-Bon, si vous le dites. Mais laissez-moi au moins vous emmener chez moi pour vous décrasser un peu. Si votre maman vous voit débarquer dans cet état, elle sera horrifiée . Jeff, je te laisse installer le matériel. Je te rejoindrai plus tard. Je t'appelle.

-Ok princesse.

Je ne veux pas abuser, vous savez. Vous ne me connaissez même pas. Je suis peut-être dangereux.

-Pfff. Un coup de coude et je vous mets au sol mon pauvre ami. Et puis les agents de sécurité de mon organisation vous retrouveraient. Et vous ne voudriez pas les fâcher, croyez-moi. Vous habitez où ?

-Saint Pierre.

-C'est trop loin. D'abord la douche et ensuite vous irez retrouver votre mère à Saint Pierre, si vous n'êtes pas tombé dans le coma d'ici là. »

Il ne servait à rien de lutter. Il n'en avait ni la force ni les moyens. Mieux valait saisir cette opportunité d'être exfiltré en douce et de pouvoir se soigner un peu avant de faire le point. Il opina mollement. Il en profiterait pour appeler sa mère pour de vrai. Elle était en danger car les hommes de Marc pouvaient s'en prendre à elle.

« Super ! On y va ! »

Tony se traîna derrière la jeune femme jusqu'à un fourgon de location blanc immaculé. Elle lui ouvrit la portière passager et lui tendit la main.

« -Sanna van den Berg, archéologue.

-Tony Payet, garagiste. »

Ils roulèrent en direction des plages. Sanna van den Berg souriait beaucoup. Elle parlait beaucoup aussi. Elle travaillait pour une fondation basée au Japon. Elle avait des autorisations pour mener des fouilles sur l'île. Il écoutait distraitement, les yeux rivés sur la route, recroquevillé sur la banquette, la tête penchée en avant, le regard perdu vers le pare-brise. Parfois il se tournait un peu vers elle, au prix de douleurs lancinantes. Une longue et épaisse chevelure brune. Yeux en amande pas vraiment marrons. Plutôt cuivre avec des paillettes d'or. Bouche pulpeuse et bien dessinée. Pas de rouge à lèvres. Poitrine assez opulente derrière le tissu tendu de la combinaison entre ouverte. Taille fine. Cette fille avait quelque chose de familier. Pourquoi donc ? Un pareil canon, il s'en souviendrait. Bah. Elle était tout simplement sublime, voilà tout. La combinaison moulante comportait un gros écusson sur le bras droit. On logo qui ressemblait à un gros trident stylisé, en broderie d'argent sur fond noir surplombant des signes japonais. Au niveau du sein gauche, on retrouvait les mêmes monogrammes, avec, en dessous, quelque chose qu'il avait du mal à décrypter. Il ne voulait pas passer pour un pervers, penché là à fixer sa poitrine qui oscillait en fonction des ornières de la route. Zeuyma Industries ? Ou Zeugma Industries ? Oui. Zeugma Industries. Il faudrait enquêter tout de même. Plus tard.

Ils arrivèrent à la guérite d'un des plus luxueux hôtels de l'île. Quand elle ouvrit la vitre, le gardien lui fit un large sourire, salua de la main et actionna l'ouverture de la barrière.

« -Euh, vous n'aviez pas dit chez vous ?

-Bin oui, c'est ici chez moi. Je voyage beaucoup ! » s'esclaffa-t-elle dans un rire sonore mais suave.

Une fois dans le hall d'accueil, Tony perçut vite la gêne des touristes aux tenues estivales mais chic. Ils s'écartaient sur leur passage comme des courtisans de Louis XIV devant un mendiant qui se serait introduit au palais. Van der Berg, elle, restait très naturelle et demanda la clé de sa chambre avec un sourire plein d'aplomb.

« -Je suis navré mademoiselle Van der Berg, mais, euh, il me semble que ce...Monsieur ne figure pas sur la liste de vos invités. Il se pencha pour lui murmurer à l'oreille
« Mademoiselle, vous ne connaissez pas les locaux. Ce type est un clochard, un sans domicile fixe. »

-Monsieur...Gonthier » lut-elle sur le badge du loufia derrière le desk, « je vous prierai de ne pas juger vos clients sur les apparences. Monsieur Payet, victime d'un malheureux accident, est bien mon invité. Et un invité de marque même. Son père possède un des plus gros garages de luxe de Dubaï et son ami Aziz est un des actionnaires majoritaires de la chaîne hôtelière qui a la générosité de vous employer. Le domicile de Monsieur Payet est sûrement plus fixe que le vôtre, car je ne suis pas certain que vous puissiez encore exercer entre ces murs quand j'aurai eu une petite conversation avec votre manager.

-Mademoiselle Van der Berg. Vous me voyez vraiment navré de cette méprise. Je prie Monsieur de bien vouloir pardonner ma bêtise. J'ai eu une dure journée, voyez-vous. Laissez-moi vous accompagner à votre suite. Je veillerai à ce que vous ne manquiez de rien.

-Ça ira pour le moment...et pour cette fois. Donnez-moi ma carte d'accès. Je connais le chemin. »

Une fois dans l'immense ascenseur, Tony demanda :

« -Vous connaissez vraiment le grand patron ?

-Ah ! Ah ! Aziz est le nom du jardinier de mes parents. »

Une fois dans la suite spacieuse avec larges baies vitrées donnant sur le lagon de l'Ermitage, elle lut un message sur l'écran de son smartphone, puis disparut dans la salle de bain. Elle réapparut en souriant et lui jeta une épaisse serviette de toilette.

«-Voilà Monsieur Payet ! Je dois retourner pour gratter la terre de vos ancêtres afin de justifier de mes honoraires. Faites comme chez vous. Et surtout, reposez-vous. Vous voudrez bien utiliser le lavabo de droite. Le mien est à gauche. Je suis généreuse mais pas partageuse.

-Vous me placez dans une situation...c'est gênant quoi. Vous ne me connaissez pas, je vous dis. Je suis peut-être un voleur.

-Il n'y a rien à voler. Tout est dans le coffre du gérant de l'hôtel. Je vous l'ai dit. La fondation qui m'emploie ne s'intéresse pas qu'à l'histoire, et elle a les moyens de protéger ses employés. Durant notre petite promenade, Jefferson a eu le temps de mener sa petite enquête.

Vous êtes bien un honorable garagiste de Saint Pierre. Ne vous en faites pas. Ça me change un peu de ma routine scientifique et des conversations de Jeff sur le championnat de foot local. J'espère sincèrement qu'on se retrouvera plus tard pour discuter autour d'un verre au bar de la piscine. Si le hasard vous a placé sur ma route, c'est que vous pourrez peut-être m'aider dans mes fouilles.

-J'en doute. Je m'y connais surtout en mécanique. Elles portent sur quoi vos fouilles ?

-Oh, vous allez vous moquer ! » plaisanta-t-elle en sortant avant de claquer la porte de la chambre. « Je cherche le trésor de La Buse. »

Tony pris une longue douche chaude, assis nu, à même le carrelage de l'immense salle de bain. Puis il ausculta son visage devant le miroir embué. Il ressemblait à un rescapé d'un séisme, ou à un naufragé fraîchement repêché. Bref, une épave. Il examina son corps. Des coupures, des ecchymoses et des contusions, multiples mais superficielles. Il était si fatigué. Il revêtit un peignoir blanc aux armes de l'hôtel, pris la petite bouteille d'eau sur la table de chevet, la vida d'une traite et se laissa choir sur le lit king-size de Sanna van der Berg. Il pris le combiné téléphonique et appela sa mère. Elle était inquiète de ne plus avoir de nouvelles. Sans entrer dans les détails, pour ne pas l'affoler, il lui demanda d'aller passer deux semaines chez sa sœur à Maurice. Elle protesta mollement. Dans quel pétrin s'était-il encore fourré. Il y eut pas mal de noms de saints évoqués et d'imprécations en créole. Mais elle connaissait bien son fils. Il ne se permettrait pas de bousculer ainsi sa vie sans crainte justifiée. Et puis sa famille mauricienne lui manquait, alors il pourrait finir ce qu'il avait à finir l'esprit tranquille. Elle prendrait l'avion dès le lendemain matin. Tony posa le téléphone et s'endormit rassuré.

Quand il se réveilla, l'horloge design du coin salon affichait 15 heures. Un plateau était disposé sur la table, face à la mer. Un petit carton bristol : « Avec les compliments de F. Gonthier ». Il y avait des fruits, une cloche avec des œufs brouillés à la truffe, et même une demi bouteille de champagne dans un petit seau à glace. Tony mourrait de faim. Il dévora tout avec avidité et bu même le champagne. Prendre ses affaires et filer en stop à St Pierre. Ses membres le faisaient souffrir. Il alluma la télévision et s'allongea un peu pour digérer...avant de se rendormir.

« -Hum, hum... »

Tony se réveilla en sursaut. Il faisait nuit et il ne savait plus où il était.

Dans la pénombre, Sanna van der Berg était assise dans un grand fauteuil disposé face au lit. Elle pianotait sur son ordinateur et la lumière bleutée de l'écran éclairait son sourire ravageur. Il tira prestement les draps à lui.

« -Mince, ça fait longtemps que vous me regardez dormir ?

-Non, j'ai d'abord pris une douche pour me débarrasser de la poussière de la Grotte des Premiers Français. J'ai un métier à la fois intellectuel et fort salissant, voyez-vous. »

Elle ne portait plus sa combinaison mais un chemisier en lin blanc assez transparent et un short couleur moutarde qui découvrait des jambes fuselées.

« -Dépêchez-vous Tony. Vous permettez que je vous appelle Tony ? Moi c'est Sanna, vous vous rappelez ? Vous me devez un verre. Mais dites-moi, vous êtes méconnaissable, une fois dégrassé.

-Oui mais je ne peux pas venir prendre un verre avec vous. Mes vêtements sont déchirés et dégueulasses.

-Ah, oui, ceux-là. J'ai pris la liberté de les jeter à la poubelle. Mais j'ai regardé les étiquettes et cela m'a permis de les remplacer à la boutique de l'hôtel. »

Elle désignait de son index fin le canapé sur lequel l'attendaient, soigneusement disposés, un pantalon beige, une chemise de lin kaki et des sandales de cuir.

« Là vraiment vous exagérez. C'est trop embarrassant.

-Pfff. Quel grincheux vous faites, Monsieur Tony Payet. C'est la boîte qui paye. Une facture de plus ou de moins n'est pas un problème. Le Groupe qui m'emploie me fait confiance et j'ai carte blanche quant à la manière de gérer mes frais. Et puis je vous l'ai déjà dit : je ne le fais pas par générosité. Je m'ennuie et ce soir vous avez promis de me changer les idées.

-Ok. Je me rends. Je meurs de faim et de découvrir si le chef de cet hôtel est aussi doué qu'on le dit

-Ah, vous voyez ? Vous commencez à devenir beaucoup plus cool. »

Il se changea dans la salle de bain. Quand il réapparut, elle le jaugea des pieds à la tête.

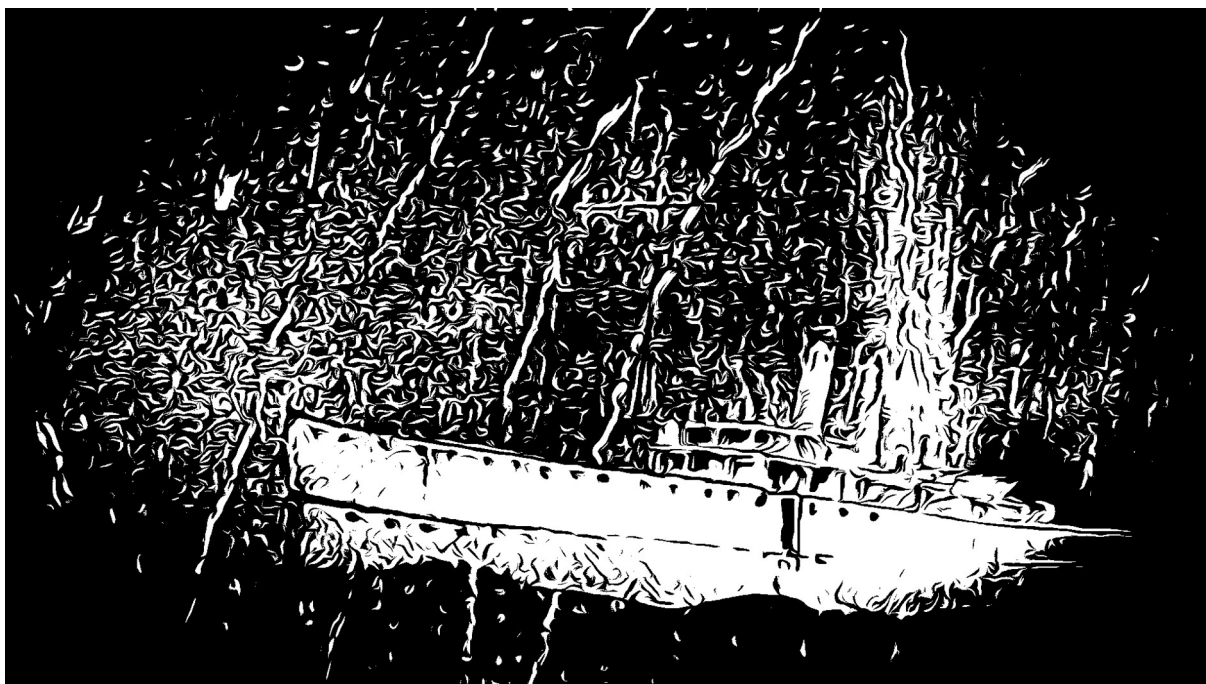
« Ouah ! Mais vous êtes splendide !

-Merci. Vous n'êtes pas mal non plus. »

Elle partit dans un rire cristallin et se dirigea vers la porte en minaudant. Il la suivit, d'abord du regard. Elle était vraiment très attirante. L'espace d'un instant, Tony avait oublié ses soucis. Bah. Pourquoi pas. Au point où il en était.

Le cadre était beau. Un luxe d'autant plus appréciable que peu ostentatoire. Le serveur les traita comme un couple en lune de miel. Tony joua le jeu. C'était agréable. La jeune femme plongeait ses yeux dans les siens tout en jouant avec son verre de Chardonnay sud africain. Difficile de savoir ses intentions. Mais elle se montrait incontestablement espiègle et joueuse, elle aussi. Elle lui posait des questions sur son passé. Il restait allusif. Il s'intéressa à sa carrière d'archéologue. Elle était intarissable sur le sujet. Quand elle évoquait un indice ou une découverte, elle perdait toute retenue et mimait spontanément les scènes, utilisant sa petite cuillère comme un pinceau censé extraire un médaillon ancien de sa gangue de concrétions, en l'occurrence un morceau de pain coincé entre la nappe et le seau à glace. C'était très touchant et charmant. Tony se surpris à sourire avec une tendresse matinée de désir.

La spécialité de Sanna Van den Bergh, c'était l'archéologie sous-marine. Après des études à l'Université de Berkeley, elle avait parcouru le monde pour assouvir sa passion de la plongée en eaux profondes. Elle en connaissait un rayon, aussi bien sur les porte avions japonais engloutis dans le Pacifique que sur les épaves de Galions espagnols des Caraïbes.



La plongée, c'était une des spécialités de Tony. Ses compétences étaient un peu différentes de celles de Sanna. Il avait immergé des mines, tranché des câbles, et peut-être aussi des carotides. Une fois rendu à la vie civile, avec son ami Boss, ils avaient exploré des épaves à la Réunion. Ils avaient notamment exploré le Warren Hastings, un transport militaire à vapeur échoué en 1897 à la marine de Saint Philippe, et reposant par 15 m de fond. Le récit du naufrage et les caractéristiques de l'épave enthousiasmèrent Sanna. Elle supplia Tony de l'y emmener. Comme il acceptait, elle bondit sur sa chaise et lui attrapa la main. Il ne la retira pas et lui rendit une caresse. Très naturellement, ils se retrouvèrent à discuter des subtilités relatives aux mélanges gazeux les plus adaptés en fonction de la profondeur, et à échanger des anecdotes cocasses, tantôt vieux camarades de plongée, tantôt jeunes tourtereaux en phase de séduction. Quand ils quittèrent la table, Sanna tituba un peu et s'accrocha au bras de Tony.

« Ramenez-moi à ma chambre, je vous en prie. J'ai la tête qui tourne un peu .

-D'accord, je vous promets que je n'abuserai pas de la situation ».

Elle rit très fort et le serveur se retourna, l'air complice.

Dans le couloir, la jeune femme retira ses talons. Sur le seuil de la chambre, elle se retourna, le fixa du regard et il sentit son pied caresser le sien à travers ses sandales. Ils s'embrassèrent longuement. Elle sortit la carte de sa pochette et, tout en continuant à embrasser Tony, la glissa dans la serrure électronique de la porte, laquelle s'ouvrit sous le poids de son dos. Elle pris Tony par la main et l'entraîna vers le lit king size. Il l'embrassa dans le cou avec fougue et s'employa à défaire un à un les boutons du chemisier de lin. **(A suivre...)**

©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique



©claymotorcycles.com / 2023 / Editions de la Sirène Mécanique